



Les Nozal, mécènes d'Hector Guimard

Bruno Montamat, Jean-Pierre Raffin

► To cite this version:

Bruno Montamat, Jean-Pierre Raffin. Les Nozal, mécènes d'Hector Guimard. Revue d'Histoire de l'art, 2021, 88. artxibo-03501261

HAL Id: artxibo-03501261

<https://hal.science/artxibo-03501261>

Submitted on 11 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les Nozal, mécènes d'Hector Guimard

« La réussite de cette grande entreprise
était le vœu le plus cher de celui qui n'est plus¹. »

Francis Laur

L'Art nouveau au prisme des archives des commanditaires

En 2000, David Peyceré rappelait avec justesse que l'étude de la commande pour les créations architecturales d'avant 1914 n'était qu'« un retour à l'histoire "classique" de l'architecture de la Renaissance et de l'Ancien Régime, où la personnalité du commanditaire, souvent mécène ou despote éclairé, est la clé du projet² ». L'absence des archives administratives de l'agence d'Hector Guimard (1867-1942) pousse désormais l'historien à se tourner vers l'origine des commandes en mettant à distance la vision hagiographique de l'artiste démiurge car, « bien plus encore que le peintre, l'architecte est un personnage *dépendant*, dépendant de moyens financiers et d'un *programme* qui sont fournis par le commanditaire ; l'architecture, si c'est un art, est un art appliqué³ ». Sur le modèle de la redécouverte d'un art décoratif moderne pour tous de l'hôtel Mezzara grâce à l'exercice de la biographie⁴, nous souhaiterions reconsidérer les nombreuses réalisations architecturales confiées à Guimard par la famille Nozal entre 1899 et 1909 : entrepôt industriel à Saint-Denis, villa à Cabourg, atelier d'artiste et hôtel particulier à Passy, monument funéraire en Charente. « Adeptes enthousiastes et fidèles⁵ » de Victor



Fig. 1. Marguerite Nozal née Chanu, octobre 1905, épreuve argentique, collection particulière.



Fig. 2. Émile Quentin-Brin, *Portrait-souvenir de Paul Nozal*, 1904, huile sur toile, collection particulière.

Horta (1861-1947) depuis leur rencontre en 1895, Guimard avait dépassé l'acquis rationaliste Viollet-le-Ducien en important les principes novateurs de l'architecte belge : profonde individualisation dans sa créativité et fidélité à la manière de vivre du commanditaire par l'expression physique du mouvement de la vie. Notre étude se fonde sur les archives familiales inédites des descendants de Léon Nozal (1847-1914) et de son épouse, Marguerite Chanu (1852-1939), dont les souvenirs de leur petite-fille, Simone Pézieux-Raffin (1906-1993), écrits juste avant la vente de l'hôtel Nozal en 1955⁶. Une lettre quelque peu obséquieuse de Guimard à Marguerite Nozal de 1902⁷ précise le rôle de chacun dans les nombreux chantiers lancés : soutenu par l'originalité de sa mère (**fig. 1**) et la bienveillance vigilante de son père, seul gestionnaire de la fortune familiale, Paul Nozal (1876-1903) en est le principal initiateur en tant qu'unique héritier de la maison de négoce métallurgique Nozal (**fig. 2**). Sa disparition prématurée à l'été 1903 poussa néanmoins ses parents à achever ses rêves esthétiques, vaines consolations de leur projection dynastique brisée.

Le charme de la bourgeoisie fin-de-siècle d'Auteuil

Léon Nozal avait transformé le prospère commerce de charbon de son père Louis Nozal (1823-1899), fondé sous le Second Empire à Auteuil et évalué à 70 000 francs en 1874, en un véritable petit empire de 4 millions de francs à la veille de la Grande Guerre⁸. La maison L. Nozal, fils aîné, propose du 3 au 9, quai de Passy, charbon, tôle, poutres de fer, acier, quincaillerie et machines à outils apportés par la Seine (**fig. 3**). Aîné d'une fratrie de quatre enfants, Léon Nozal est un parfait représentant d'un patronat paternaliste à dominante sociale⁹ où l'esprit de famille, le respect de la lignée ainsi que les intérêts financiers l'emportent sur toute autre considération. Il avait épousé en septembre 1874 Marguerite Chanu, fille d'Adolphe Chanu (1822-1908), perfectionneur de la mèche à canon, et de Louisa Joly (1829-1920), petite-nièce de deux généraux d'Empire. Les Chanu, rentiers aisés et originaux, possédaient une guenon habillée de paletots de chez Jacques Doucet, des perruches bleues bavardes et avaient été servis à leur insu par un domestique déguisé en femme, ancien repris de justice. Espiègle et fantasque, M^{me} Nozal, dont les rocambolesques aventures jalonnent les souvenirs de sa petite-fille, désarmait ses interlocuteurs par des réparties imprévues et par un goût pour les joutes verbales, surtout auprès de la gente masculine qu'elle savait flatter et mettre



Fig. 3. Construction de la Maison de la radio et établissements Nozal (bureaux, magasins, entrepôts, logements), quai de Passy, Paris, 16 octobre 1959 (épreuve argentique, Paris, musée de Radio France).



Fig. 4. Ateliers Guimard et hôtel d'artistes lors de la crue, avenue Perrichont-prolongée, Paris, 1910 (épreuve argentique, Paris, Cité de l'architecture et du patrimoine).

en valeur. Elle se mit d'ailleurs en tête de marier Guimard avec Jeanne Francotte, fille d'un négociant en vins belge qu'elle avait rencontrée lors de sa visite de l'Exposition universelle de Liège en 1905¹⁰.

Marguerite Nozal « aimait naturellement les artistes, aussi saisissait-elle toutes les occasions pour les encourager, son mari l'aidant dans cette œuvre philanthropique¹¹ ». Après-guerre, elle « n'acheta plus de toiles, une fois pourtant, un grand diable de Russe, à qui elle avait donné un peu de mobilier, entreprit son portrait sous la forme d'un dessin grandeur nature à la mine de plomb. Il resta longtemps sur le haut d'une armoire¹² ». C'est dans ce cadre de mécénat artistique familial confus et spontané que se place l'achat par Léon Nozal d'un terrain, en juillet 1902, sur l'avenue Perrichont-prolongée (Paris, XVI^e arrondissement), où Guimard construisit un bâtiment assez simple, en septembre de la même année, pour y accueillir ses ateliers de fabrication de mobilier¹³ (fig. 4). Ces locaux occupés à titre gracieux¹⁴ furent quittés par l'architecte à la fin de la guerre en raison de problèmes financiers, ensuite loués à partir de 1918 par la société de décoration Arnaud. En avril 1903, Guimard éleva sur l'autre partie du terrain deux hôtels d'artistes accolés, avec une loge de concierge en façade, dont l'un fut habité dès février 1904 par le peintre roumain Nicolas Gropéano (1864-1936), membre fondateur du Salon d'automne¹⁵, et l'autre par le couple de sculpteurs Gaston Broquet et Jeanne Itasse (1865-1941), collaboratrice épisodique de Guimard. Deux autres ateliers étaient aussi prévus aux côtés des chambres des employés dans le projet de reconstruction de 1911 des bureaux Nozal, confortant l'impression que ce soutien matériel apporté aux artistes donnait à Marguerite Nozal et à son fils Paul la possibilité de s'affranchir du déterminisme mercantile pesant de leur milieu¹⁶.



Fig. 5. Cabinet de travail de Paul Nozal au 18, rue Antoine-Roucher, Paris, vers 1897 (publié dans Hector Guimard, *L'Art dans l'habitation moderne. Le Castel Béranger*, 1898, Paris, Rouam, pl. 63).

Le mécénat interrompu de Paul Nozal

Si les circonstances précises de la rencontre entre les Nozal et Guimard ne nous sont pas connues, il est en revanche fort probable que leur fils, Paul Nozal, côtoyait l'architecte au moins depuis l'achèvement du Castel Béranger, rue La Fontaine, en 1897. Une correspondance entre Marguerite Nozal et Apollonie Grivellé de 1895¹⁷ au sujet d'un cadeau que son fils avait rapporté de voyage pour Paul Nozal permettrait même d'avancer à cette date le début de la relation entre les deux hommes, les Grivellé ayant été les premiers à avoir fait confiance à l'architecte¹⁸. Selon toute vraisemblance, Paul Nozal fut le destinataire du cabinet de travail que Guimard présenta au Salon de la Société nationale des beaux-arts au printemps 1897, puisque le meuble est cité dans l'inventaire après-décès de ses biens dans l'appartement familial de la rue d'Alboni (Paris, XVI^e arrondissement)¹⁹. « Un cabinet de travail de M. Hector Guimard a, pour pièce essentielle, une bibliothèque terminée, à gauche par un petit corps arrondi, en avancée, à l'intention des livres rares, et, à droite, ménageant, sous une façon de baldaquin concave, une sorte de présentoir [...] au-dessus d'un pupitre rabattu²⁰. » « Le bois, d'un ton gris verdâtre, est découpé pour former des cadres ogivaux aux vitres. Une frise sculptée couronne cet ensemble²¹. » Ce premier ensemble mobilier Art nouveau créé par Guimard fut reproduit dans le luxueux album consacré au Castel Béranger en novembre 1898²² (**fig. 5**). Il correspond parfaitement aux différentes propositions d'aménagement de la « bibliothèque Nozal » du fonds Guimard du musée d'Orsay²³. Dès lors, l'un des deux auteurs des *Études sur le Castel Béranger*²⁴ parues en 1899, signées

d'un énigmatique « P. N. », ne peut être que Paul Nozal, nouvelle recrue fervente des propositions plastiques audacieuses de l'architecte²⁵. Ce souci de discrétion ne s'explique que par la volonté du jeune homme de 23 ans de ne pas associer le nom de sa famille unanimement connu à Auteuil à un éventuel scandale public, toujours préjudiciable à la bonne marche des affaires. Le cercle de Paul Nozal, ancien élève de l'École des hautes études commerciales, le situe dans une jeunesse fin-de-siècle aisée et progressiste : au côté de son professeur d'escrime, Louis Bardoux, nous trouvons Émile Berthod, inventeur d'un moteur à propulsion pour automobile, et surtout le docteur Jules Bongrand (1873-1944), président de l'Association libérale des jeunes et acteur du congrès de la Jeunesse de 1900, tous trois dans le secret de la naissance naturelle du fils de leur ami, Paul-Louis dit Pauly Nozal (1899-1936)²⁶. L'historien de l'art et futur conservateur au château de Versailles Gaston Brière (1871-1962) semble avoir été l'ami le plus cher de cet homme de négoce cultivé, amateur d'architecture et d'arts décoratifs²⁷. Formé pour devenir la troisième génération à la tête de la maison Nozal, il a mis à profit son inclination pour les arts en étant le collaborateur estimé de son père en charge des questions architecturales liées à l'avenir de l'entreprise. Déjà responsable en septembre 1899 d'un énième agrandissement des magasins du quai de Passy par un spécialiste des bâtiments rentables et hygiénistes, Charles Blanche (1863-1937)²⁸, il entreprit de créer un grand établissement industriel moderne dans le nord de Paris, directement relié aux chemins de fer du Nord et de l'Est et au canal de Saint-Denis. Les bureaux et le hall de fer et de verre de plus de 12 000 mètres carrés²⁹ de Saint-Denis furent conçus par Guimard entre avril 1902 et février 1904 (**fig. 6**). Cet exploit technique de la maison Nozal illustre la démonstration des possibilités d'expansion sans précédent que représentait l'architecture nouvelle de Guimard utilisant le fer et l'acier sans « rien sacrifier au point de vue de l'esthétique³⁰ ». Malgré deux interventions minimales en 1905 et 1908, Guimard ne fut pas, en revanche, l'auteur de l'ambitieux projet de reconstruction du siège de la maison de négoce du quai de Passy³¹, ni de l'hôtel particulier du peintre Alexandre Nozal³² (1852-1929), confiés en 1911 au fidèle Blanche.

La disparition de Paul Nozal à 27 ans, des suites d'un accident d'automobile le 13 juillet 1903, avait considérablement fait évoluer les relations entretenues par la famille avec Guimard. L'esthétique du monument commémoratif élevé par les Nozal, sur le lieu même de l'accident, au lieu-dit Le Pont-du-Noble (Le Tâtre, Charente), incarne la fameuse triade « logique, harmonie, sentiment » défendue par l'architecte d'art : elle reprend la forme des bornes kilométriques antiques, agrémentée à la base de deux excroissances de part et d'autre pour accueillir les couronnes mortuaires que la famille meurtrie déposait chaque année à la date anniversaire du décès³³. Le devant de carrosserie suggéré par la forme dynamique de la sculpture évoque la passion



Fig. 6. Entrepôts et bureaux des établissements Nozal, avenue de Paris, Saint-Denis, 1902-1904 (carte postale, s. d.)



Fig. 7. Hector Guimard, monument commémoratif à Paul Nozal, Le Tâtre (Charente), 1903-1904 (vue de 2020).

de la vitesse de leur fils, pionnier de l'automobile³⁴ (**fig. 7**). Le « style Guimard » serait l'expression d'un rationalisme viollet-le-ducien³⁵ porté à son paroxysme et sublimé par des aspirations symbolistes³⁶ pour traduire la sensation d'art voulue : « Une table, un siège, une tenture, un vitrail seront œuvres d'art complètes si l'artiste a compris et idéalisé l'utilité de son sujet, exprimé le caractère de la matière et respecté le sentiment du milieu auquel il destine ces œuvres³⁷ », écrivait Guimard en 1896 dans un rare article éloquent sur son imaginaire plastique.

Les surprises de la tente de plage de Cabourg

Les demeures privées bâties par Guimard pour la famille Nozal – une villa balnéaire (1901-1903, puis 1908-1909) à Cabourg (**fig. 8**) et un hôtel particulier (1902-1906), rue du Ranelagh (**fig. 9**) – restent mal connues, malgré les rares vues extérieures conservées. Toutes imaginées à partir de 1901, elles sont à porter principalement au crédit de Paul Nozal, poursuivies par la piété maternelle, représentative en cela du culte des morts de la période. Si la volonté d'incarner leur ascension sociale par l'architecture appartient aux codes traditionnels de représentation de leur milieu, le choix de Guimard démontre en revanche le souhait d'afficher ouvertement leur croyance en la modernité, avec des intérieurs qui les démarquent des codes empesés de la bourgeoisie négociante³⁸. À la même période, Guimard construisit la villa *La Bluette* (Hermanville-sur-Mer, Calvados) pour les Grivellé, puis un immeuble locatif, *La Sapinière*, en 1906 pour Auguste Barthélemy, relation des Nozal – et voisin de la rue du Ranelagh –, futur administrateur délégué de la Société générale de constructions modernes. Le *Chalet blanc*, premier nom de la villa des Nozal en Normandie, terminé en 1903, a été supervisé, selon sa petite-fille, par Marguerite Nozal³⁹. Son orientation vers le nord, certes en deuxième ligne et face à la mer, déconcerta la fille des Nozal, Madeleine Pézieux (1880-1959)⁴⁰ et ses enfants : les chambres avaient pris le nom de « grand vent », pendant que la terrasse placée à l'est « était très agréable... à peu près deux fois par an⁴¹ ». Le mur à l'ouest, sans ouverture, était « précisément le seul que l'humidité préférait attaquer [...] le maçon et le peintre

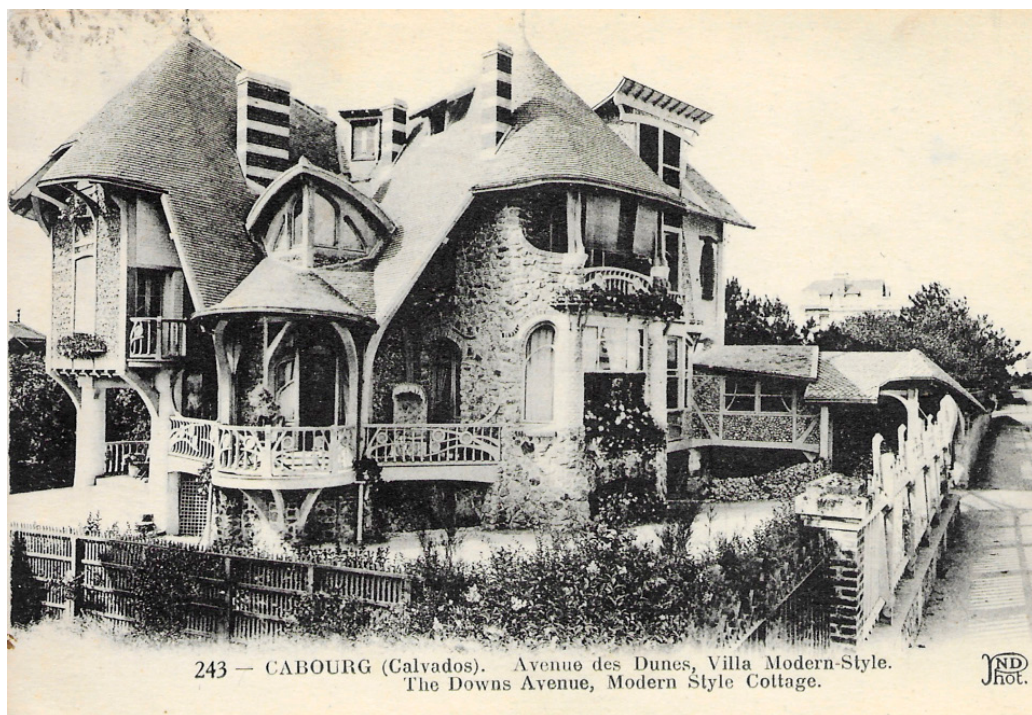


Fig. 8. Hector Guimard, villa *La Surprise*, avenue des Dunes (actuelle avenue du Maréchal-Foch), Cabourg (Calvados), 1901-1903, puis 1908-1909 (Neurdein, carte postale, s. d.).

Fig. 9. Hector Guimard, hôtel Nozal, 52, rue du Ranelagh, Paris, 1902-1906 (épreuve argentique anonyme, vers 1910, Paris, bibliothèque du musée des Arts décoratifs, don d'Adeline Oppenheim-Guimard, 1949).





Fig. 10. *Salon-salle à manger de La Surprise avec mobilier hygiéniste fonctionnel, vers 1930, épreuve argentique, collection particulière.*

du pays trouvèrent là d'excellentes ressources annuelles⁴² ». Ensuite, la chambre du septième palier face à la mer – la maison ne possédait pas de véritable étage intérieur – « avait du ballant [...] par grand vent, il fallait s'arquer bouter après la porte pour entrer ou sortir de la pièce [...] ces jours-là, le plancher prenait une certaine déclivité⁴³ ». Enfin, les fortes pluies de Normandie inondaient invariablement un cabinet de toilette d'une des chambres sud par son plafond de verre, installé « au fond d'une dépression dépendant du grand toit normand⁴⁴ ». Au-delà de l'ironie mordante des souvenirs de Simone Pézieux-Raffin, le vécu des occupants d'une maison « œuvre d'art » offre le témoignage de certaines erreurs techniques manifestes d'un architecte privilégiant la seule esthétique. Comme le rapporte une anecdote familiale, il est possible que l'agrandissement du chalet pour bains de mer en 1909 ait été réalisé à l'insu de Léon Nozal⁴⁵, d'où le nom qui lui fut donné de *La Surprise*. La conception architecturale d'une villa

balnéaire selon Guimard repose autant sur une inspiration subtile de l'exubérance décorative ostentatoire des chalets anglo-normands de la bourgeoisie urbaine que sur l'emploi des matériaux et techniques de la Normandie vernaculaire⁴⁶. Elle participe sans ambages au régionalisme moderne émergent⁴⁷. De même qu'à *La Blulette*, les murs de *La Surprise* sont en pierre, galet, meulière, brique et à colombage, tandis que le grand toit couvrant de tuiles blondes trouve plus son origine dans ceux traditionnels en chaume de l'arrière-pays que dans la forme présumée d'un casque japonais. L'allure générale même de la villa sise avenue des Dunes n'est pas sans s'inspirer des tentes à auvent des plages sablonneuses de la côte fleurie⁴⁸. Le souvenir du décor intérieur de cette villégiature éphémère, détruite par les bombardements en 1944⁴⁹, nous est connu par de rares photographies de famille et, selon toute vraisemblance, grâce au mobilier des chambres à coucher donné en 1937 par Marguerite Nozal au musée des Arts décoratifs de Paris⁵⁰ (**fig. 10-11**). Absentes des inventaires de l'hôtel familial de la rue du Ranelagh en 1915 et de l'appartement des Pézieux en 1923, ces différentes pièces d'ameublement qui intriguent les historiens de l'art semblent avoir été prévues dès l'origine pour la villa de Cabourg⁵¹, notamment pour la chambre dite « de la mère soucieuse de savoir ce que fait son enfant », décorée d'un papier peint « charmant avec des petits ronds de couleur différentes » et d'une « gentille cheminée en céramique jaune⁵² », décor typiquement guimardien⁵³. Trois dessins préparatoires du fonds Guimard du musée d'Orsay pour l'armoire, marqués Nozal-Pézieux et datés de mai 1903⁵⁴, sous-entendent que M^{me} Nozal – ou bien Paul Nozal – l'avait commandé à Guimard pour la future chambre des jeunes mariés⁵⁵. L'aspect pratique de ces meubles (lit avec chevet intégré, armoire-commode-vitrine, meuble pour vase de nuit) suggère l'intérieur rationalisé des yachts. De plus, les mouvements sculptés, évocateurs du vent normand glissant sur le bois, ainsi que la serrurerie délicate, inspirée des fleurs d'oranger de la couronne mariale, confirment l'extrême soumission des créations de Guimard à leurs destinataire, fonction et environnement. Du reste, tout pousse à croire que cette villa d'agrément à l'allure ludique a surtout été imaginée pour le bien-être des petits-enfants Nozal (Pauly, puis Simone et Lucienne Pézieux), qui pouvaient ainsi bénéficier de séjours balnéaires hygiénistes (**fig. 12**). Bien que M^{me} Nozal n'y vint qu'épisodiquement⁵⁶, elle resta toujours attachée à cette villégiature, *a contrario* de son hôtel de Passy qu'elle ferma après ne l'avoir occupé que quelques années.

Fig. 11. Hector Guimard, mobilier de chambres à coucher, 1903, poirier mouluré, bronzes ciselés et dorés, Paris, musée des Arts décoratifs (32644-32651, don de M^{me} Léon Nozal par l'intermédiaire de M^{me} Albert Pézieux, 1937).



Fig. 12. Léon Nozal et son petit-fils Pauly sous la marquise d'entrée de l'hôtel Nozal, vers 1910, épreuve argentique, collection particulière.



De la maison-portrait à la maison-souvenir de la rue du Ranelagh

La propriété du 52, rue du Ranelagh, où se trouvait déjà un hôtel particulier, fut acquise par Léon Nozal par adjudication judiciaire le 4 mai 1901, pour 300 050 francs, puis agrandie en 1909⁵⁷. La première proposition de Guimard pour l'hôtel Nozal de 1902, d'une complexité formelle, ainsi que son achèvement fin 1906 sur des plans considérablement épurés de mars 1904 dévoilent une longue gestation que le décès de Paul Nozal faillit compromettre. L'hôtel tourmenté prévu à l'origine en retrait de la parcelle boisée se retrouva finalement assagi, face à la rue (**fig. 13**). Les commanditaires imposèrent notamment à Guimard la disposition des deux ailes comme deux bras ouverts pour « que l'on puisse admirer la structure [de fer] de quelque côté qu'on [la] regarde par ses propres fenêtres⁵⁸ » (**fig. 14**). Une mise en scène théâtralisée et lumineuse préside même à la découverte du bâtiment sous les frondaisons du parc : « Aux approches de la nuit [...] le castel [...] s'éclaire aussitôt, et le jeu des appareils le transforme instantanément en un palais féérique, dont les dimensions se prêterait à de princières réceptions⁵⁹ », détaille même un proche de Guimard, le poète théosophe Alcanter de Brahm. Par son décor, l'hôtel Nozal est une parfaite application de la notion de « maison-portrait » chère à Horta, pour qui une architecture privée d'avenir se doit de refléter la personnalité de ses propriétaires. Le fer, origine de la fortune des Nozal, y est traité en majesté, que ce soit sur l'extravagante clôture de la rue, la marquise de verre de l'entrée ou dans les pièces dont « les plafonds étaient décorés de sinueuses arabesques armatures de fer⁶⁰ » (**fig. 15**). Au centre du « vaste hall semi circulaire [...] aux cinq portes garnies de glaces » et au sol « pavé de mosaïques aux dessins tarabiscotés et logiquement irréguliers » trônait un ascenseur « aussi grand qu'une pièce, il comptait quatre sièges [...] de charmantes consoles de marbre ; et le tout était entouré d'un boccage fleuri de forme hepnoidale [*sic*] en fer forgé : une véritable petite merveille⁶¹ ». Seul moyen d'atteindre les étages, cet ascenseur électrique se révéla des plus capricieux, contraignant à de nombreuses reprises la famille comme les invités à prendre l'escalier de service relégué au fond du bâtiment. La distribution intérieure reprend la séparation des hôtels particuliers du XVIII^e siècle conseillée par Eugène Viollet-le-Duc : pièces de réception au rez-de-chaussée, espaces privés à l'étage, dont, au deuxième étage, un appartement pour accueillir Louisa Chanu lors de ses passages à Paris,

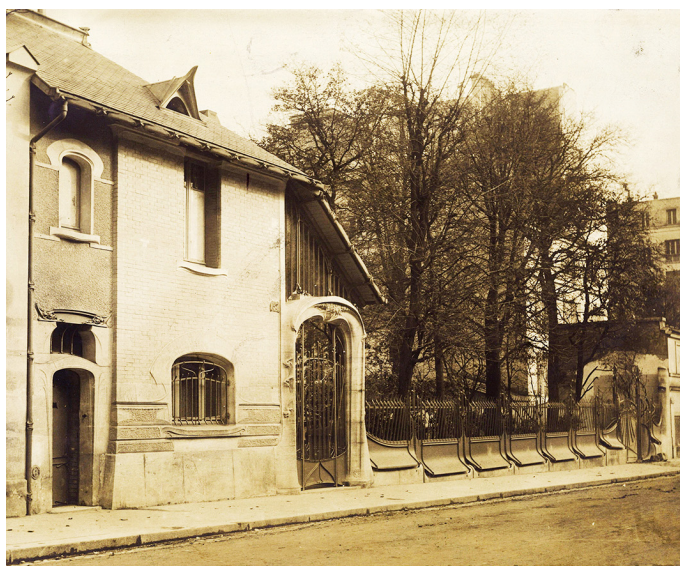


Fig. 13. Hector Guimard, pavillon du gardien, entrée piétonne et portail pour automobile de l'hôtel Nozal, 52, rue du Ranelagh, Paris, 1902-1906 (épreuve argentique anonyme, vers 1910, Paris, bibliothèque du musée des Arts décoratifs, don d'Adeline Oppenheim-Guimard, 1949).

Fig. 14 (page de droite). Hector Guimard, hôtel Nozal, 52, rue du Ranelagh, Paris, aile gauche, vers 1910 (épreuve argentique anonyme, s. d., Paris, bibliothèque du musée des Arts décoratifs, don d'Adeline Oppenheim-Guimard, 1949).





Fig. 15. Hall de l'hôtel Nozal, vue vers la salle à manger de réception lors de l'« Exposition des œuvres d'art d'une majesté et de deux altesses », 17-22 février 1928, épreuve argentique.



Fig. 16. Jardin d'hiver de l'hôtel Nozal, lors de l'« Exposition des œuvres d'art d'une majesté et de deux altesses », 17-22 février 1928, épreuve argentique.

tel un véritable château de famille où cohabitent toutes les générations. Marguerite Nozal aimait « transformer son cadre quotidien ⁶² » selon ses envies du moment, en faisant déplacer les différentes essences du parc, au grand dam de son jardinier. Le grand salon prévu sur les plans est en réalité aménagé en salon de musique – avec piano à queue et chaises de concert – pour que les maîtres de maison exercent leur voix ⁶³. La famille préféra surtout utiliser le grand hall comme lieu de vie principal, bien que le billard projeté accueillît le mobilier de salon en peluche, typique du goût Second Empire. La passion de M^{me} Nozal pour les fleurs et les plantes d'intérieurs gagnait toutes les pièces de la maison, magnifiée par le jardin d'hiver de fer et de verre (**fig. 16**) qui se découvrait après la salle à manger de réception.

Guimard ne fut sollicité que pour fournir un petit meuble d'enfant pour la chambre de Pauly et le décor des deux salles à manger : « une table carrée, une table trotteuse, douze chaises garnies de cuir Art nouveau ⁶⁴ », un imposant argentier à tiroirs ainsi qu'une desserte intégrée à la boiserie ornent à partir de 1909 ⁶⁵ celle de réception du rez-de-chaussée (**fig. 17**). Dans la salle à manger familiale du premier étage, « deux buffets à crédence ⁶⁶, une table carrée à rallonges, douze chaises cannées Art nouveau

et sa desserte⁶⁷ » furent installés. Ensuite, la chambre « en tonkinois » de M^{me} Nozal, au centre du corps principal, rappelle autant sa forte implication dans la poursuite des rêves architecturaux de son fils que son goût, celui de la bourgeoisie de son époque, pour tout mobilier ou objet d'art en provenance d'Extrême-Orient⁶⁸. Enfin, sous l'imposant toit triangulaire se trouvait la salle de gymnastique où elle s'exerçait chaque matin afin d'accentuer les effets de son austère régime alimentaire. Cette « maison de luxe⁶⁹ », quelque peu démesurée pour le train de vie relativement simple de Léon et Marguerite Nozal, resta en partie inachevée – Simone Pézieux-Raffin se rappelle que la bibliothèque prévue au rez-de-chaussée servait de chenil à l'occasion⁷⁰. Veuve en août 1914, M^{me} Nozal se désintéressa de son hôtel particulier pendant vingt ans, préférant louer un spacieux appartement contigu à celui de sa fille dans le XVI^e arrondissement de Paris⁷¹. Seul le parc resta un lieu de délassement et de visite périodique de la famille. L'hôtel Nozal reprit vie pour quelques jours en février 1928, à l'occasion de l'organisation par Alexandre Nozal de l'exposition des œuvres des trois sœurs Saxe-Cobourg-Gotha, Marie de Roumanie, la grande-duchesse Victoria-Mélita, prétendante au trône de Russie et première épouse d'Ernst-Ludwig de Hesse, et la duchesse Béatrice de Galliera⁷². La donation par M^{me} Nozal à sa fille en octobre 1936, quelques mois seulement après le décès prématuré de son petit-fils Pauly à 37 ans⁷³, accrédite la thèse que cette demeure anticipatoire superflue avait été conservée pour l'héritier du nom en souvenir de son défunt père. Afin d'installer ses deux filles et leur famille, Madeleine Pézieux confia en 1937 à l'architecte Jacques Joannon-Navier⁷⁴ le soin de convertir l'hôtel en immeuble de rapport en aménageant un appartement par étage et un escalier intérieur principal en lieu et place de l'ascenseur déficient. Exceptés l'enlèvement de la marquise d'entrée fermée et la transformation du hall, le rez-de-chaussée fut relativement préservé pour accueillir l'atelier de peinture des Raffin dans l'aile gauche et les bureaux de la société de Jacques Rivet, époux de Lucienne Pézieux (1913-2004), dans celle de droite (**fig. 18**). Cette reconstruction partielle conséquente⁷⁵, rendue nécessaire par l'abandon du bâtiment depuis la Grande Guerre, démontre qu'au-delà de l'évolution des modes, M^{me} Pézieux et ses filles ne souhaitaient pas poursuivre le mécénat primesautier de leur mère et grand-mère envers l'univers esthétique



Fig. 17. Hector Guimard, chaise de la salle à manger de réception de l'hôtel Nozal, 1907-1909, poirier et cuir, 108 × 45,4 × 50,4 cm, Cleveland, Cleveland Museum of Art (1985.96, Leonard C. Hanna, Jr. Fund).



Fig. 18. Hôtel Nozal (après sa transformation pour accueillir les familles des petites-filles de Léon et Marguerite Nozal), Paris, après 1937, épreuve argentique.

prolix et dispendieux de leur ancien architecte. En définitive, l'ode de fer cachée au fond d'un parc luxuriant avait surtout été perpétuée pour accueillir l'âme de celui qui en avait été l'initiateur, Paul Nozal.

Une spéculation immobilière intéressée

À la suite des observations enthousiastes de son fils au sujet du Castel Béranger, Léon Nozal avait particulièrement retenu l'emploi multiple que Guimard faisait du fer et plus particulièrement celui dans l'ossature des bâtiments : « Le fer a maintenant des emplois nouveaux, il était logique de le traiter d'une façon nouvelle ; ce n'est plus comme autrefois presque un métal précieux. Sa valeur intrinsèque existe à peine, et son bas prix de revient lui permet de remplacer le bois dans les charpentes. Pourquoi alors les dissimuler dans les poutres des planchers ? [...] vous avez préféré que le fer restât du fer [...] vous avez compris que le fer n'est qu'une armature vide, qu'un squelette destiné à recevoir autre chose, et que sa grande résistance devait permettre l'emploi de matériaux qui n'en ont pas⁷⁶. » C'est donc en raison de cette subtile alliance entre intérêts commerciaux et fidélité aux perspectives de développement envisagé par son fils que s'explique sa participation aux côtés de Guimard à la spéculation immobilière qui enfiévrerait le XVI^e arrondissement de Paris. Dès 1901, Guimard s'était proposé de « rechercher les terrains qu'il sera[it] possible d'acquérir dans les conditions exceptionnelles afin de les revendre ou de construire dessus pour la revente du tout », ajoutant : « Toutes ces affaires, une fois discutées entre vous et approuvées par vous, seront laissées à ma direction [...] vous ferez toutes les avances d'argent possible et mes honoraires seront représentés par un tiers des bénéfices⁷⁷. » La réponse de Léon Nozal (« J'ai l'avantage d'accuser réception de votre lettre du 7 juin

1901, au sujet de laquelle je suis parfaitement d'accord⁷⁸ ») précise sans équivoque la nature de leur relation, fondée essentiellement sur des intérêts financiers du vivant de Paul Nozal. Bien qu'une première collaboration en 1907 avec d'autres partenaires pour la construction d'un immeuble rue Michel-Ange ait échoué, Léon Nozal participa ensuite à l'entreprise ambitieuse du lotissement de la rue Moderne (aujourd'hui connu comme le lotissement de la rue Agar), la promotion immobilière constituant un débouché de choix pour le matériel d'entrepreneur vendu par la maison Nozal. De plus, cette dernière avait su accompagner l'évolution des techniques de construction en se spécialisant dans les fers et aciers pour ciment armé⁷⁹.

Le prêt d'un terrain de l'entrepôt de Saint-Denis à la Société française des maisons et constructions moulées pour l'expérimentation du coulage d'une habitation ouvrière en béton⁸⁰ atteste des expérimentations permanentes du président honoraire de la Chambre syndicale de la métallurgie. Ainsi, bien que Nozal ait loué, avec promesse de vente, ses entrepôts désaffectés de l'angle de la rue La Fontaine et de la rue Gros⁸¹ à la Société générale de constructions modernes que Guimard avait créée en 1910, le négociant n'y prit aucune part financière ni décisionnelle. Les baux rigoureux de 1910, 1911 et 1914, renouvelés en 1922 – le loyer augmentant annuellement et imposant un délai maximum de six mois pour l'édification des constructions –, sont caractéristiques du savant calcul des risques pris par Léon Nozal dans ses investissements immobiliers, loin du pur mécénat désintéressé⁸². La mise en faillite en 1924 de la société immobilière, passée après-guerre sous contrôle d'un organisme financier véreux⁸³ qui condamna l'achèvement du lotissement (**fig. 19**), ne put que donner raison à la perspicacité de Léon Nozal, resté prudent face aux ambitions de l'ami architecte de son défunt fils⁸⁴.

Un éloignement inéluctable

La détérioration des relations entre les Nozal et l'architecte d'art devint manifeste lorsque, en 1933, celui-ci attaqua M^{me} Nozal et sa fille en justice, réclamant 120 000 francs de dommages et intérêts pour non-respect des accords passés avec Léon Nozal en 1901 au sujet des ateliers de l'avenue Perrichont. En 1936, le tribunal débouta définitivement Guimard, arguant que le lien qui l'unissait avec Léon Nozal avait été dissous au décès de ce dernier en août 1914⁸⁵. Le comportement de Guimard, peu reconnaissant de la confiance financière que les Nozal lui avaient accordée depuis presque quarante ans, trouva sans doute son origine dans le refroidissement de leurs relations au cours de la Première Guerre



Fig. 19. Hector Guimard, immeuble du lotissement de la rue Moderne (actuelle rue Agar), Paris, 1911 (épreuve argentique, s. d., New York, Cooper Hewitt Museum [1951-160-1-1 ; don d'Adeline Oppenheim-Guimard, 1951]).

mondiale. En effet, Guimard avait fondé en 1915 un groupuscule pacifiste, le Comité d'étude et de propagande pour l'État-Pax, alors que les Nozal étaient en faveur de la défense de la patrie. Léon Nozal, vétéran de 1870, avait été fait chevalier de la Légion d'honneur en 1905, non pour son action industrielle mais pour sa carrière d'officier au sein du gouvernement militaire de Paris⁸⁶. Marguerite Nozal, réfugiée avec sa fille et ses petites-filles à Cabourg face à l'avancée allemande dès septembre 1914, « très patriote [...] passa un hiver complet à *La Surprise*, soignant les blessés de l'hôpital » et « allait à la gare avec des corbeilles pleines de cigarettes, de sandwiches, de musettes imperméables, de chocolats⁸⁷ », laissant, pour l'occasion, sa petite-fille Simone monter sur les tables pour chanter *La Marseillaise* ou *Le Clairon*. Les désaccords politiques ainsi que les graves problèmes financiers que connaissait Guimard depuis la fin de la guerre marquèrent la séparation entre l'architecte et la famille de l'un de ses premiers admirateurs.

L'Art nouveau, une arrière-garde esthétique pour une société en devenir

La fidélité du couple envers les engagements et la mémoire de leur fils disparu paraît essentielle pour appréhender la teneur réelle de leur philanthropie versatile à l'égard de l'univers guimardien. La projection architecturale que l'architecte symboliste proposait à cette bourgeoisie industrielle sagement progressiste était animée par leur foi, d'une part, dans l'avenir dynastique de leur entreprise familiale et, d'autre part, dans le progrès. Ces idéaux furent secoués à l'été 1903, puis définitivement emportés par la Première Guerre mondiale⁸⁸. Le plan bien peu réglementaire du permis de construire de la façade principale de l'hôtel Nozal⁸⁹ est à ce titre symptomatique de l'utopie du « style Guimard », partagé entre unité esthétique, adaptation aux désirs des commanditaires et intégration à l'environnement : l'architecte y a dessiné un couple tenant par la main un petit garçon qui, selon toute vraisemblance, ne peut-être que Léon et Marguerite Nozal en charge de leur petit-fils Pauly, anticipation rêvée de l'homme de demain en accord avec son cadre de vie. Au-delà de l'apport culturel et social au mouvement de l'Art nouveau français, l'histoire des commanditaires de Guimard apparaît ainsi comme un axe de recherche prometteur pour mieux définir sa pratique architecturale. Elle correspondait parfaitement à l'ultra-spécialisation des espaces, du mobilier et des objets à usage privé, topique des aspirations de distinction de la vie bourgeoise fin-de-siècle et de sa mise à distance du monde réel⁹⁰. Pour Guimard, l'art, « le plus puissant moralisateur de l'âme », devait « se manifester dans les moindres détails de ce qui nous entoure », remplaçant ainsi l'architecture, mère des arts, en « chef d'harmonie⁹¹ » de la société contemporaine. Cette tension entre anticipation plastique et conformité aux valeurs et codes de la société du XIX^e siècle nous paraît être au cœur de ses intérieurs symbolistes adaptés à la personnalité de ses clients⁹². À l'instar du constat réaliste que faisait Horta de sa carrière à la fin de sa vie, l'Art nouveau selon Guimard visait « non pas à être un style, mais à la simple expression de [s]es goûts et de [s]es capacités, tend[ant] vers l'œuvre passagère⁹³ ».

Bruno Montamat, historien, a travaillé au musée d'Orsay. Ses travaux portant sur l'architecture et les arts décoratifs autour de 1900 ont permis de redécouvrir des bâtiments négligés d'Hector Guimard (atelier Carpeaux, hôtel Mezzara) ainsi que l'imaginaire déployé par l'architecte dans l'esthétique du métropolitain de Paris. Ses études pionnières sur les décors de la villa Laurens à Agde (Hérault) ou des immeubles de Jules Lavirotte affirment la dimension symboliste de l'Art nouveau français.

Jean-Pierre Raffin est l'arrière-petit-fils de Léon Nozal et M^{me} née Marguerite Chanu.

NOTES

Les auteurs remercient François Loyer pour son soutien constant apporté lors de cette étude (2016-2021) ; Dominique de Font-Réaulx et l'équipe de la revue *Histoire de l'art* pour leur confiance ; Mélisa Locatelli des Archives nationales pour son aide précieuse ; la bibliothèque, la documentation et les archives du musée des Arts décoratifs de Paris pour la mise à disposition du fonds Hector Guimard.

1. Francis Laur, « Un dépôt de fer à l'américaine », *L'Écho des mines et de la métallurgie*, 29 févr. 1904, p. 253. Allusion au rôle joué par Paul Nozal dans la construction des entrepôts et bureaux Nozal de Saint-Denis confiée à Guimard.
2. David Peyceré, « La pratique de l'architecture en France au XX^e siècle », *La Gazette des archives*, 190-191, 2000, p. 187.
3. *Ibid.*
4. Bruno Montamat, *Paul Mezzara, un oublié de l'Art nouveau*, Paris, Mare & Martin, 2018.
5. Victor Horta, *Mémoires*, éd. Cécile Dulière, Bruxelles, Ministère de la Communauté française, 1985, p. 146.
6. Archives de Jean-Pierre Raffin et Annie Raffin, épouse Kirgo, descendants de Léon et Marguerite Nozal (arch. Raffin) : Simone Pézieux-Raffin, « Une Mémé de fantaisie », [avant 1955], document dactylographié, 101 pages.
7. Arch. Raffin : Hector Guimard, lettre à Marguerite Nozal, 25 juill. 1902.
8. Paris, Archives nationales (AN), MC/ET/XL/1007 : inventaire après-décès de Léon Nozal, 28 avr. 1915.
9. À partir de 1895, Léon Nozal fit construire des immeubles de rapports à Auteuil pour y loger ses employés et fonda une mutualité en 1906.
10. Devenue M^{me} Maurice Delange, la jeune femme fit construire en 1935 une villa à Coxyde (Belgique), baptisée *La Surprise* en souvenir de son amitié avec les Nozal.
11. Pézieux-Raffin, « Une Mémé de fantaisie », p. 43. Georges Chanu (1853-1928), représentant des aciéries de Trignac et frère cadet de Marguerite Nozal, commanda sa maison de campagne à Guimard, le Castel Val à Auvers-sur-Oise (Val d'Oise). Proche de son neveu Paul Nozal, il vécut de longues années avec Louise Labarrère (1858-?) avant de l'épouser et de reconnaître leur fille naturelle Georgette Chanu (1887-1972).
12. Pézieux-Raffin, « Une Mémé de fantaisie », p. 43.
13. Ils remplacèrent ceux de la rue Wilhem devenus trop exigus. Société française des architectes, « Cour d'appel de Paris (8^e ch.), 14 janv. 1904. Architecte / commerçant (Mutel c. Guimard) », *Bulletin judiciaire de la Société des architectes diplômés par le gouvernement*, 6/1, 1904, p. 14-15.
14. Les baux n'apparaissent pas dans la succession de Léon Nozal de 1915.
15. Trois photographies de la famille Gropéano devant l'hôtel d'artistes sont conservées à Paris, à la Bibliothèque nationale de France (Rol. 3571, Rol. 3565 et Rol. 3569).
16. Diverses correspondances privées évoquent le poids de conversations familiales dont le principal sujet était l'argent. Selon sa petite-fille, Léon Nozal cherchait toujours à faire plaisir à sa femme.
17. Arch. Raffin : Marguerite Nozal, lettre à Paul Nozal, 16 août 1895.

18. Dès 1888, Apollonie Grivellé lui avait confié la construction du restaurant café-concert Au grand Neptune, 148, quai d'Auteuil. Son fils, l'avocat Prosper Grivellé, épousa en 1903 Marie-Laure-Élisabeth Trémois, issue d'une famille pour laquelle Guimard construisit un immeuble au 11, rue François-Millet en 1909.

19. « Deux bibliothèques en poirier teinté à huit portes vitrées (Art nouveau), une petite bibliothèque à jour même bois, même style [...] une table bureau avec étagère, en poirier teinté (Art nouveau). » AN, MC/ET/XL/871 : inventaire après-décès de Paul Nozal, 4 déc. 1903. La bibliothèque à huit portes, qui appartient longtemps à la collection Roberto Polo, fut vendue chez Sotheby's à Londres en 2016.

20. Louis de Fourcaud, « Les arts décoratifs au Salon de 1897 », *La Revue des arts décoratifs*, juill. 1897, p. 290.

21. E. Rumler, « L'art décoratif au Champs de mars », *La Construction moderne*, 12 juin 1897, p. 433.

22. Hector Guimard, *L'Art dans l'habitation moderne. Le Castel Béranger, œuvre de Hector Guimard*, 1898, Paris, Rouam, pl. 63. La photographie a été prise dans l'ancienne demeure des Nozal, 18, rue Antoine-Roucher à Auteuil.

23. Paris, musée d'Orsay, fonds Guimard, GP 69 à 76 : bibliothèque Nozal.

24. Gustave Soulier et P[aul] N[ozal], *Études sur le Castel Béranger*, Paris, Rouam, 1899, p. 44.

25. Ce fut d'ailleurs ce qu'avait pressenti l'un des premiers chercheurs sur le sujet, Alain Blondel, Robert L. Delevoy et Yvonne Brunhammer (dir.), *Pionniers du XX^e siècle : Guimard, Horta, Van de Velde*, cat. exp. (Paris, musée des Arts décoratifs, 1971), Paris, Musée des Arts décoratifs, 1971, p. 194.

26. Né d'une relation avec Germaine Bonnell (1877-1938), Pauly Nozal fut reconnu par son père en juin 1903. Des rumeurs persistantes de relations homosexuelles entre Guimard et Paul Nozal circulant depuis plusieurs années nous paraissent infondées en l'état actuel des connaissances publiques.

27. À son décès, mille volumes dont des ouvrages d'Eugène Viollet-le-Duc furent inventoriés dans son cabinet de travail.

28. Arch. Paris, VO11 2587 : Paul Nozal, demande de permis de construire pour le 7, quai de Passy, 14 sept. 1899. Jusqu'à cette date, les différents agrandissements des bureaux et entrepôts du quai de Passy, avait été confiés par Léon Nozal à son beau-frère Léon Lethorel, décédé en 1899.

29. AN, MC/ET/XL/1089 : acte de vente par les héritiers Nozal aux établissements Nozal pour 5 123 254,40 francs des terrains de la société anonyme, 14 avr. 1921.

30. Laur, « Un dépôt de fer à l'américaine », p. 253.

31. Bien qu'un permis de construire ait été déposé en 1911, cette imposante nouvelle vitrine professionnelle ne fut pas réalisée, en raison, sans doute, de la dégradation de l'état de santé de Léon Nozal. Le décor convenu de sa chambre (lit de cuivre, pendule Louis XVI, mobilier en noyer et filet noir) et de son bureau met en doute la thèse selon laquelle le cabinet de travail réalisé par Guimard en 1909 et conservé au Virginia Museum of Fine Arts de Richmond (États-Unis) ait pu lui appartenir.

32. Léon Nozal fit construire pour son frère cet hôtel particulier sur le quai d'Auteuil contre un loyer et une promesse de vente.

33. Une sobre dédicace gravée rappelle le drame vécu par les Nozal : « Accident automobile, 13 juillet 1903, mort de P. N., âgé de 27 ans ».

34. Le sommet du monument est couronné d'un élément rappelant la casquette de cuir caractéristique des tenues des mécaniciens-chauffeurs d'automobile. À la suite de nos recherches, un dossier de classement aux Monuments historiques est en cours d'instruction par la Drac Nouvelle-Aquitaine.

35. Philippe Thiébaud (dir.), *Guimard*, cat. exp. (Paris, musée d'Orsay, 1992 ; Lyon, musée des Arts décoratifs et des Tissus, 1992-1993), Paris, RMN, 1992 ; Laurent Baridon, « La fluidité architecturale et urbaine : une recherche de nouveaux paradigmes au XIX^e siècle », dans *L'Impressionnisme, les arts, la fluidité*, Mont-Saint-Aignan, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2013.

36. Bruno Montamat, « Les cercles artistiques, littéraires et philosophiques d'Hector Guimard, "architecte d'Art" », *Romantisme*, 177/3, 2017, p. 107-124 ; *id.*, « Le métropolitain d'Hector Guimard, un Art nouveau officiel », *Histoire, économie et société*, 2, 2021, p. 103-127.

37. Hector Guimard, « D'art », *La Critique*, 20 mai 1896, p. 77.

38. Hormis les architectures et les deux salles à manger réalisées par Guimard, aucune autre pièce moderne ou « Art nouveau » ne meuble l'hôtel Nozal. La décoration générale reflète le goût convenu de la bourgeoisie négociante pour les meubles de style et décors pelucheux du XIX^e siècle, typiques du Second Empire.

39. Paul Nozal n'étant jamais évoqué dans les souvenirs de sa nièce Simone Pézieux-Raffin, il s'agit de nuancer la surinterprétation du rôle qu'elle attribue à sa grand-mère dans les commandes faites à Guimard.

40. Le 2 avril 1903, Madeleine Nozal avait épousé un lointain cousin, officier d'infanterie, Albert Pézieux (1878-1923), apparenté au sculpteur Rose-Croix, praticien de Rodin, Jean-Alexandre Pézieux.

41. Pézieux-Raffin, « Une Mémé de fantaisie », p. 49.

42. *Ibid.*, p. 44.

43. *Ibid.*, p. 46.

44. *Ibid.*, p. 45.

45. La propriété de Cabourg fut achetée le 6 juin 1901 par Guimard pour le compte de Léon Nozal pour 3 000 francs puis agrandie en 1908 et 1911. Les matrices cadastrales du Calvados donnent 1903 comme date de fin de construction du *Chalet blanc* puis 1909 pour *La Surprise* et les communs (garages, salle de jeux et chambre pour chauffeur).

46. Pour sa petite-fille, M^{me} Nozal appréciait le pittoresque aseptisé d'une Normandie fantasmée.

47. François Loyer et Bernard Toulhier (dir.), *Le Régionalisme. Architecture et identité*, Paris, Monum, 2001.

48. À la demande de M^{me} Nozal, coques, pétoncles, palourdes ou couteaux de la plage toute proche furent inclus dans les joints des murs de la villa. Guimard avait déjà utilisé cet artifice pour *La Bluette*.

49. Durant la Seconde Guerre mondiale, la défense antiaérienne allemande installée au premier étage de *La Surprise* constitua une cible de choix pour les bombardements alliés qui détruisirent la villa.

50. Paris, archives du musée des Arts décoratifs (document sans cote) : Madeleine Pézieux, lettre à François Carnot, président de l'Union centrale des arts décoratifs, 14 mai 1937. Cette lettre est sans équivoque sur la propriétaire de ce mobilier : « Je vous prierais de noter la donation faite par M^{me} Léon Nozal. » M^{me} Pézieux avait

procuration depuis le 11 janvier 1929 sur les biens immobiliers et mobiliers de sa mère.

51. AN, MC/ET/XL/1132 : inventaire après-décès d'Albert Pézieux, 6 mars 1923. L'inventaire du mobilier de *La Surprise* n'apparaît pas dans la succession de Léon Nozal de 1915. Dans la ville de garnison de son mari puis à Paris, M^{me} Pézieux eut un domicile distinct de celui de ses parents dès son mariage.

52. Pézieux-Raffin, « Une Mémé de fantaisie », p. 48.

53. Cette chambre du deuxième palier possédait un espace vide au-dessus de l'armoire qui permettait de voir dans la chambre du cinquième palier entre deux placards. M^{me} Nozal, qui avait longtemps occupé la chambre principale de la villa face à la mer (quatrième palier), s'installa après-guerre dans celle-ci.

54. Paris, musée d'Orsay, fonds Guimard, GP 1123 à 1125 : dessins préparatoires, mai 1903.

55. L'hypothèse d'un cadeau de Guimard à M^{me} Nozal en remerciement de la mise à disposition gratuite des ateliers de menuiserie de l'avenue Perrichont n'est pas à écarter. Les deux vitrines avec chevet intégré semblent faites pour entourer un autre lit et conviendraient donc au décor d'une autre chambre. Un semainier et deux armoires appartiennent encore aux descendants Nozal.

56. Jusqu'à la construction de *La Surprise*, les Nozal s'étaient toujours contentés de séjours dans les maisons de campagne de la famille (à Garches et Créteil) ou à Biarritz chez Adolphe Chanu. Ils passaient l'hiver dans des palaces de la Riviera. Différents documents familiaux attestent de séjours à Cabourg de Germaine Bonnell avec son fils Pauly, ainsi que ceux des enfants Pézieux sous la garde de Marguerite Derrien (1857-1934), amie depuis la guerre de 1870 de Marguerite Nozal.

57. Le 16 avril 1909, Nozal acheta le terrain adjacent arrière de 296 m², portant à près de 3 000 m² la superficie du parc.

58. Marcel Alcanter de Brahm, « Le castel Nozal », *La Critique*, 5-20 nov. 1906, p. 80.

59. *Ibid.*

60. Pézieux-Raffin, « Une Mémé de fantaisie », p. 54.

61. *Ibid.*

62. *Ibid.*, p. 20.

63. Abonnés à l'opéra, les Nozal arrivaient séparément aux représentations en raison du retard permanent pris par Marguerite Nozal pour finaliser sa tenue et sa coiffure.

64. AN, MC/ET/XL/1007 : inventaire après-décès de Léon Nozal, 28 avr. 1915. Deux chaises furent données au musée des Arts décoratifs de Paris par Léon et Simone Raffin en 1946 (inv. 35394 et 35395). D'autres appartiennent à des musées allemands et américains.

65. « M. Hector Guimard termine en ce moment une salle à manger de réception, dont il a exposé une des faces au Salon des artistes décorateurs au musée des Arts décoratifs en 1907 ». *Le Figaro*, 7 janv. 1909, p. 7. Reproduite avec la légende erronée de « vestibule de l'hôtel » dans Georges Vigne, *Hector Guimard, le geste magnifique de l'Art nouveau*, Paris, Centre des monuments nationaux, 2016, p. 132.

66. Une photographie prise dans l'appartement de M^{me} Nozal en 1937 (arch. Raffin) montre un buffet à crédence du même modèle que celui que Guimard avait présenté au Salon des artistes décorateurs en 1907.

67. AN, MC/ET/XL/1007 : inventaire après-décès de Léon Nozal, 28 avr. 1915.

68. Autour de 1900, la bimbelerie d'objets « orientaux » s'est largement répandue à toutes les strates de la société, notamment grâce à l'action des grands magasins.

69. Alcanter de Brahm, « Le castel Nozal », p. 80.

70. Pézieux-Raffin, « Une Mémé de fantaisie », p. 23. L'inventaire de 1915 ne mentionne aucune bibliothèque.

71. Après-guerre, M^{me} Nozal partageait son temps entre le *Grand Hôtel de Cimiez*, Cabourg, les stations thermales et Paris, où elle n'occupait que trois pièces de sa vaste location dans un luxueux immeuble néo-haussmannien, au 198, avenue Victor-Hugo (Paris, XVI^e arrondissement).

72. Y prirent place aussi des œuvres d'Armel Beaufrils (1882-1952) et de la famille Nozal – Alexandre, son fils Jacques et sa belle-fille Julie Grandhomme. Vivant à Saint-Briac, ces deux derniers pratiquaient leur art aux côtés de la grande-duchesse Victoria-Mélita.

73. Pauly Nozal avait préfacé un ouvrage politico-économique : René Bergerioux, *Le Socialisme capitaliste. Formule d'application de la technique économique et sociale*, Neuilly-sur-Seine, s. n., 1932.

74. Georges Vigne, *Hector Guimard*, phot. Felipe Ferré, Paris, Ch. Moreau, 2003, p. 222.

75. 800 000 francs furent dépensés par M^{me} Pézieux pour restaurer l'hôtel Nozal (modification de la toiture et des façades, réfection des canalisations d'eau, d'électricité et de gaz, installation du chauffage central et réaménagement des étages). AN, MC/ET/XL/1416 : acte de donation de l'hôtel Nozal par M^{me} veuve Nozal à M^{me} Pézieux, 30 oct. 1936.

76. Soulier et Nozal, *Études sur le Castel Béranger*, p. 41.

77. Arch. Paris, DU 3262 : procès Guimard / Nozal, jugement du tribunal de Paris, 5 févr. 1936.

78. *Ibid.*

79. Publicité de la maison Nozal publiée dans la revue *Ciment*, déc. 1904, p. 156.

80. « Constructions en béton coulé », *Génie militaire*, 25 nov. 1912, p. 453.

81. Cet angle de rue serait intimement lié au début de leur dynastie commerciale. En effet, les Nozal y auraient vécu lors de leur installation à Auteuil en 1847 (témoignage de Jean-Pierre Raffin).

82. L'article hagiographique consacré à Léon Nozal par *L'Estafette. Quotidien indépendant des intérêts français et coloniaux* (7 nov. 1907, p. 1) pointait avec acuité son pragmatisme et son sérieux économique : « Un chef, un administrateur à la claire raison, à l'esprit lucide, à l'initiative féconde [...] laborieux, ne ravissant que quelques loisirs aux affaires et par là, n'étant pas un habitué des endroits où l'on se montre, il n'en est pas moins connu de ceux qui se piquent de n'ignorer aucune individualité marquante [...] adoptant toujours un des premiers le progrès, et parfois le devançant, il ajoute au renom de la maison celui de son mérite personnel. »

83. La Foncière du Nord fonctionnait sous le système de Ponzi, les investissements des clients étaient rémunérés par les fonds procurés par les nouveaux entrants. Bruno Montamat mène actuellement une étude sur la promotion immobilière d'Hector Guimard.

84. La qualité de témoin de Léon Nozal au mariage de Guimard avec Adeline Oppenheim en 1909 ne permet pas de confirmer une amitié au sens intime du terme, l'usage mondain voulant que l'on prenne l'une de ses relations les plus éminentes et respectables

de son cercle. Léon Nozal semble surtout avoir assuré le rôle que son fils aurait dû tenir aux côtés du marié.

85. Arch. Paris, DU 3262 : procès Guimard / Nozal, jugement du tribunal de Paris, 5 févr. 1936.

86. Pierrefitte-sur-Seine, Archives nationales, LH/2007/47 : dossier de Légion d'honneur de Léon Nozal. Madeleine Pézieux était appelée Marianne en famille.

87. Pézieux-Raffin, « Une Mémé de fantaisie », p. 60.

88. Contraint de quitter la carrière militaire pour reprendre le flambeau de son beau-frère Paul à la maison Nozal, Albert Pézieux revint brisé psychologiquement du front. Son décès prématuré en 1923 mis fin à la direction de l'entreprise par la branche aînée de la famille malgré les anticipations juridiques de Léon Nozal.

89. Arch. Paris, 2Fi270 : Hector Guimard, *Élévation de la façade principale de l'hôtel Nozal*, mars 1904, diazographie, 33 × 48 cm.

90. Manuel Charpy, « Le théâtre des objets. Espaces privés, culture matérielle et identité sociale (Paris, 1830-1914) », thèse de doctorat, université de Tours, 2010.

91. Guimard, « D'art », p. 77-78.

92. William Marx, *Les Arrière-gardes au XX^e siècle. L'autre face de la modernité esthétique*, Paris, PUF, 2008.

93. Horta, *Mémoires*, p. 60. Seuls subsistent le monument commémoratif à Paul Nozal en Charente, le Castel Val d'Auvers-sur-Oise, les communs de *La Surprise* à Cabourg et quelques pièces de mobilier et objets d'art donnés par la famille au musée des Arts décoratifs de Paris en 1937, 1946 et 1955.

CRÉDITS ICONOGRAPHIQUES

Fig. 1, 2, 10, 12 et 18 : © Archives de Jean-Pierre Raffin et Annie Raffin, épouse Kirgo, descendants de Léon Nozal et M^{me} née Marguerite Chanu.

Fig. 3 : © Préfecture de police, direction des services techniques, section photographies, cliché 0028. Collection musée de Radio France, photo M8.

Fig. 4 : © Cnam / Siaf / Cité de l'architecture et du patrimoine / Archives d'architecture contemporaine.

Fig. 7 : © Christophe Bourel Le Guilloux / DRAC Nouvelle-Aquitaine.

Fig. 9, 13 et 14 : © Bibliothèque du musée des Arts décoratifs / fonds Hector Guimard.

Fig. 15 et 16 : © Collection Harlingue / Roger-Viollet (HRL-507324 et HRL-507325).

Fig. 19 : © Cooper Hewitt Museum.